

Laurence Gossart Moi, paysage végétal, en intention

Texte de Paul Ardenne



Laurence Gossart, artiste « botanique » ? Nul observateur, au vu de ses productions dessinées ou tridimensionnelles, ne le contesterait. Le sujet quasi unique de l'œuvre, en l'occurrence, se compacte en une multitude de dessins toujours très raffinés et précis, au trait méticuleux, voyant l'artiste mettre en valeur des plantes, obstinément, dirait-on : comme si rien d'autre ne lui importait. Comme si hormis la plante il n'y avait décidément, pour la création plastique, nul salut. Mes muses ? Des fleurs, des feuilles d'arbre, des racines enchevêtrées... Laurence Gossart tient là son *sujet*, au-delà d'un art à même de s'assimiler à la nature-morte : le monde végétal, qui est en effet un sujet, plus qu'un objet.

En 2020, Laurence Gossart, également chercheuse en esthétique, soutenait cette thèse, dont l'intitulé décline tout son programme artistique, *Dessiner le végétal : poétique et métamorphose de l'attention*. Quelques années plus tôt, l'artiste avait consacré son mémoire de Master, *Ciel, mer, horizon. Une alchimie du paysage*, aux marines de Gustave Le Gray, ses célèbres « ciels rapportés », un véritable travail de plasticien opéré avec la photographie dans le but de tirer d'une vue de mer et de ciel toute la substance matiériste et sensible. Cet intérêt pour le paysage naturel, la volonté ultime de le traiter en vue de le sublimer, déjà, révélaient en Laurence Gossart une pulsion d'accentuation, de révélation : on regarde le monde trop vite, l'art a le pouvoir d'arrêter le regard, notre regard arrêtons-le optiquement, par exemple, sur l'offre de la nature telle qu'en elle-même, d'une beauté et d'une générosité intenses, en méditant comment la vie y fait son siège et son labeur, de l'ordre d'une insatiable expansion. Comme l'écrit si justement Pauline Lisowski, « Laurence Gossart révèle la composition, l'intérieur et l'extérieur de la plante. Art et botanique se rejoignent. De la plante, elle fait aussi surgir ce qui est souterrain, un système racinaire fascinant. Elle nous invite à prêter attention au végétal, à ces différents stades de développement (...) et nous convie à une exploration du vivant ».

Laurence Gossart occupée à tracer sur papier au graphite, à sculpter la cire avant d'en faire des petits bronzes ? L'art ici s'éprend avec amour et dévotion du végétal-roi, sauf à de très rares exceptions près – il est arrivé à l'artiste de s'attarder sur des plumes d'oiseau, les rémiges surtout, ces plumes des bouts d'ailes qui font songer, somme toute, à des feuilles de

forme oblongue. Ce souci invétéré, maniaque, obsessionnel du végétal s'extrémise ainsi dans sa série récente des bagues et divers bijoux de bronze, plaqué or ou argent dont l'inspiration, là encore, est végétale. Avec cette fois cette inflexion, qui incarne un désir de connexion avec l'univers naturel plus fort encore que celui qui émane du seul dessin de végétaux : s'orner, avec la bague au doigt ou le pin's accroché à la boutonnière, de la plante, la porter sur soi, devenir plante, au moins partiellement.

Une intentionnalité sous-jacente, à l'évidence, infuse dans cette œuvre où il ne sera pas dit que le plus important c'est l'humain, jamais : celle de changer, pour l'artiste, son propre corps en paysage, paysage pour la circonstance naturel où le végétal prendrait une place définitivement primordiale. En termes de représentation, du moins. Pourquoi sommes-nous, humains, irrigués de sang, et non de sève ? Pourquoi mon épiderme n'est-il pas une feuille et mes os, pourquoi ne sont-ils pas des tiges, des branches ? On se souvient des visages peints par Arcimboldo, visuellement composés de fruits, de légumes et de fleurs. Laurence Gossart, elle, ne joue pas ce jeu mimétique. Représente-t-elle éperdument la nature dans une de ses expressions manifestes, c'est en pleine conscience d'être un être de chair. Mais cet être de chair qu'elle habite, en vérité, a pris la forme mentale, diversement, d'une rose, d'un iris, d'une orchidée, d'un réseau racinaire ou d'un rhizome. « Ces dessins livrent ce que ces végétaux ont touché en moi, ce qu'ils y modifient, nous précise-t-elle. Je m'ouvre à eux, je cherche à les comprendre et cette compréhension, liée au temps, me permet de sentir les pulsations, les rythmes de la croissance ». La croissance, celle de la vie qui pulse en nous. Celle de la vie secrète des plantes, celle aussi de cette vie qui est la mienne, en filigrane et en parallèle de mon être – moi devenue, en intention, paysage végétal. P. A.